

Enflure et Damnation

Calme-toi. Juste un cauchemar. Va travailler.

C'était mes pensées. Celles du matin. Au moins chaque semaine. Vous comprenez pas. Vous pouvez pas. Je dois vous éclairer. Je préférerais pas. Je vais payer... Je paie dans tous les cas. Phrase trop longue. J'aurais dû dire « Je paierai quand même ». Je vous égare. Je vais vous expliquer. Calmement. Je dois économiser. Bref, concis. Voilà donc mon histoire.

Je suis sur le quai. Le métro arrive. Des infos passent en fond. Pas d'inflation. J'en soupirerais de soulagement, si je pouvais. D'autres sont là. Une foule noire muette attend.

Depuis 16 ans c'est ainsi. La crise a frappé. Encore. Cette fois-ci fut pire. Il fallait plus d'argent. Les gouvernements ont taxé. Mais pas augmenté les impôts. On a créé de nouvelles taxes. Plus terribles. On les nomme pas. On les surnomme. Enflure et Damnation. Ça leur va mieux. Enflure fut la première. La ressource essentielle, taxée. Pas l'eau. On la payait déjà.

L'air.

Le précieux dioxygène. Alors dès 7 ans on porte un masque. Il enregistre tout. Nombre de respirations. O₂ consommé. Et si on l'enlève. Certains ont tenté. L'appareil considère qu'on respire normalement. C'est trop. L'appareil est lié à une banque. Si on n'a plus de sous... on n'a plus d'air.

Une perf' me nourrit lentement. J'enlève pas le masque du coup. Donc j'économise. Seuls les riches mâchent encore. Ou les cinglés. Ou ceux qui sont finis.

Nous faisons gaffe. Il faut consommer peu. Je me souviens. La fonction du prix. J'aimais les maths. Avant de savoir. $f(x) = 2\sqrt{(xq/1000)}$. X=respirations. Q=quantité d'O₂ consommée. Soit environ 108€. Mensuel. Au début on s'en fout. On halète, les parents râlent. Puis on apprend. Économiser. Alors on arrête. De courir. De crier. De s'agiter. Fini, les parcs d'attraction multicolores. Fini, les sensations fortes. On change de sport. On passe à l'apnée. Au tir. Pour réduire la taxe. Mais pour les rêves... impossible. On s'éveille haletant. On surconsomme la nuit. Alors on doit se calmer. C'est parfois dur. En journée, on se calme

aussi. Il faut. Pour rattraper la nuit. Mais c'est dur. Mais il y a pire. Il ne faut plus aimer. Le cœur bat trop vite.

La rame arrive. Ses phares irradient de loin. Le grincement des rails couvre notre silence.

Pour économiser encore, on s'est tu. Parler fait consommer. Alors on se tait. On communique autrement. Par signes souvent. Si on parle, ça doit être bref. Concis. Vous vous demandez alors, pourquoi j'écris pareil. Partez en Allemagne, vous parlerez allemand. Puis vous penserez en allemand. Là c'est pareil. L'habitude. Un autre truc... Les parfums. C'est horrible. On passe près d'une pizzeria. Mais il faut pas respirer. Même si on a envie. Ces délices sont révolus. Depuis qu'on paye.

La rame s'arrête. Quelques tags l'ont embellie. Je monte dedans. Chaque matin. L'essence coûte cher. Et pour Damnation, c'est mieux.

Parlons d'elle. Damnation « améliore » Enflure. Je vous éclaire. Les masques ont une batterie. 8 heures d'autonomie au début. Seulement. Puis... Damnation. L'énergie vient des t-shirts. Des panneaux solaires portatifs en gros. Et bien sûr... Interdit de l'enlever. Une ombrelle amène une amende. Un bronzage fait payer. A mort. Personne ne bronze, du coup. Sauf les riches. Ou les cing... Déjà dit.

Pas de soleil sous terre. Vive le Métro.

On change pour économiser. Vivre enterré. Se lever la nuit. Partir la nuit. S'enfermer la journée. Rentrer la nuit. Etrange ? Pour vous seulement. L'Humain est maintenant nocturne. La fausse lumière alimente moins le masque. On espère gagner contre Enflure. Alors on voit moins le soleil. Mais. L'exode rural s'est amplifié. La pollution aussi. Un nuage couvre le ciel. Il est toujours gris. On reçoit moins de soleil. La batterie se recharge moins. Certes, y a une pile auxiliaire. Mais on espère. Encore. Parfois ça marche. Parfois on est repéré. Et donc, amende.

Changeons de sujet. Je fabrique des ampoules. Enfin, je vérifie qu'elles marchent. C'est un métier essentiel. On n'a plus droit au soleil. Il reste que ça. Pour s'éclairer. Pour croire qu'on est dehors. Qu'on profite. Mais si on ferme les yeux. Ouvrez-les et c'est fini. Voilà notre réalité.

Je vais voir mes amis. Ils attendent comme moi. Dans l'assourdissant calme de la rame. Leurs noms ? Aucune idée. Ils l'ont jamais dit. Moi non plus. C'est pas essentiel. L'un fait comme moi. Une autre des meubles. Le dernier ce qu'il veut. Il faisait des masques. Il s'est fait virer.

Petit bidouillage de calibrage. Des centaines de personnes ont pu payer moins pour quelques souffles. Avant de recevoir un nouveau masque.

Ce masque... moche, en plus. En un seul modèle. Gris. Ça va avec le ciel. Il occupe le tiers du visage. Notre t-shirt est noir. Comme un panneau solaire. Pas de jugement d'apparence au moins. C'est ça de gagné. Mais les sourires me manquent. Les moues aussi. Mais certains sourient autrement. Avec leurs yeux. J'admire ces gens. Car je sais ni sourire, ni rire, ni pouffer ni m'esclaffer. Ni pleurer. Ni aimer.

La rame s'arrête. Je dois sortir. Et retrouver notre ennemi commun : Il fait presque jour.

Je remonte. Je me dépêche. Mais je cours pas. Sinon je paye. Et ça c'est très dur. Les autres font pareil. Je regarde autour. Des ombres. Des silhouettes sombres. Dans des rues muettes. Enfin je rentre dans l'usine. Je vais à ma place. J'attends. Le tapis s'active. Et ce jour-là, pour une raison inconnue, une émotion oubliée a ressurgi. La colère. Et ce jour-là, pour une raison inconnue, je ne l'ai pas enrayée. Je vous vois déjà, vous plaignant de tout pour rien. Profitez plutôt de ce que vous avez, ça pourrait être bien pire. Vous pourriez être en train de lire ceci dans le noir en comptant vos respirations. Moi je dois me calmer.

Je prends la première ampoule. La contrôle. Sa lumière vacille doucement. Je dois la jeter. Je la garde. Juste un petit peu. Elle vacille encore, puis irradie pleinement.

Bref, concis. 1000 mots. Pas un de plus.

